

OFFICE DE LA RECHERCHE  
SCIENTIFIQUE OUTRE-MER  
20, rue Monsieur  
PARIS VII<sup>e</sup>

COTE DE CLASSEMENT N° 680

SOCIOLOGIE - ETHNOLOGIE

*N*

*100*

A LA RECHERCHE DES TRADITIONS MUSICALES - EN PAYS VILI

ORSTOM Fonds Documentaire

N° ~~22988~~

Cote : *B*

**B 22988**

N° 680



*Juillet 1950*

Docum. G. G. A. E. F.  
n° 69, 1950

juillet 1956

- En Pays VILLI -

La Mission de LOANGO, fondée en 1885 sur le littoral, était le point de départ d'une piste conduisant à Brazzaville en 25 jours de marche; cette piste fut empruntée par DE BRAZZA. L'ancienne demeure des soeurs actuellement abandonnée offre un asile rêvé pour évoquer le passé.

De l'étage de cette vieille bâtisse en bois, imprégnée d'air salin, on peut imaginer être accoudé au bastingage d'un de ces anciens navires, échoué dans ce Congo plein de mystères.

Les chambres, riches d'objets de l'époque, semblent encore attendre ces petites soeurs de 20 ans dont la vie brève et difficile (nous apprend le journal de la mission) animait cet étrange vaisseau.

Cependant elles écoutèrent sans doute quelques unes de ces nuits africaines... rythmes d'un monde invisible auquel elles offraient leur existence.

Que ne donnerions-nous pas maintenant pour les entendre à nouveau. Hélas! la nuit si souvent propice aux manifestations musicales ne nous apporte rien. Ou, si nous dirigeons notre curiosité à la lueur d'une lampe-tempête vers de lointains échos, nous tombons sur un "amateur", accompagnant en battant une caisse ou en raclant une sorte de râpe en tôle, un chant dont le caractère "TONAL" ne nous laisse aucun doute sur son origine.

Dans la journée, si de nombreux souvenirs parlent à la vue (tombe des petites soeurs, et même les premiers pas de DE BRAZZA curieusement jalonnés de manguiers, à la suite paraît-il, de la consommation faite par ses porteurs des fruits de ces arbres), notre espoir de trouver quelques vestiges musicaux est vite déçu.

Il n'est pas jusqu'au marin-piroguier, pêchant à l'aide de grandes serres, amenées au rivage par les efforts cadencés de plusieurs hommes, qui ne le fasse silencieusement.

Quelle autre explication apporter à ce fait si peu courant en Afrique Noire, que celle d'un contact plus étroit et plus profond des hommes de la côte avec le monde occidental?

Nous en étions là de nos réflexions, quand le hasard nous mit entre les mains, à la bibliothèque de la mission, un ouvrage daté de 1842, relatant les récits des premiers voyageurs au "Royaume de CONGO et des pays voisins".

Plusieurs de ceux-ci (relations de voyages de pères capucins du 17ème siècle) touchant précisément à la région de LOANGO, nous fournirent une documentation pour le moins curieuse. En témoignent ces quelques passages:

ONSTON Fonds Documentaire

N° 22988

"Le plus agréable..."

" Le plus agréable et le plus ingénieux instrument de la musique de CONGO, est celui dont CARLI fait la description suivante: On prend une planche de bois qu'on tend et qu'on bande comme un arc. On y suspend quinze calabasses, longues et sèches de différentes tailles percées chacune au sommet avec un trou de moindre grandeur quatre doigts au-dessous. Le trou d'en bas est à demi-bouché et celui d'en haut couvert d'une petite planche fort mince à quelques distances au-dessus. Le joueur attache aux deux bouts de l'instrument une petite corde, qu'il se passe autour du cou pour la soutenir, et de deux petites baguettes dont le bout est couvert d'étoffe; il frappe sur la planche dont le retentissement se communique aux calabasses et forme une harmonie très agréable, surtout lorsque plusieurs personnes jouent ensemble.

" Cet instrument a quelque ressemblance avec le Marimba qui est fort en usage parmi les ANONDOS qui habitent ANGOLA." \*

Nous l'avons facilement reconnu pour le xylophone africain populairement désigné sous le nom de BALAFON, et qui devait ici même, entre les mains des malheureux esclaves, traverser l'Atlantique et s'imposer aux Américains du Sud... Encore une fois les manguiers sont là pour témoigner du passé. Sur la côte, en effet, comme autant de sinistres rendez-vous, il se dressent, dominant le sable de la plage; on dit même que le canon d'un négrier mi-enfoui est encore visible à proximité d'un de ces bois.

Et CARLI de poursuivre:

" Pour former un concert, ils emploient cinq instruments dont le NSAMBI est le principal, ils y joignent quelquefois le CASSUTO qui est une pièce de bois creux d'environ trois pieds de long couverte d'une planche taillée en manière d'échelle, c'est-à-dire avec de petites tranches disposées par intervalles; on racle dessus avec un bâton."

Le NSAMBI (dont une description détaillée dans ce même ouvrage par MEROLLA ("Espèce de guitare qui a pour tête cinq petits arcs de fer qu'on fait entrer plus ou moins dans le corps de l'instrument lorsqu'on veut l'accorder. Les cordes sont des fils de palmiers, on joue dessus avec les deux pouces. Le joueur tient l'instrument sur sa poitrine") est toujours un instrument en usage dans le Moyen-Congo, particulièrement chez les BATEKE. Nous devinerons dans la plaque de tôle rencontrée un soir (de l'actuel nom de SAKAY) un petit-fils modernisé de CASSUTO.

Et MEROLLA.../...

---

\* "Extraits des relations de voyages par mer et par terre en différentes parties de l'Afrique depuis 1400 jusqu'à nos jours", publié par C.A. WALCKENAER.

- 3 -

Et MEROLLA de décrire sa visite à la cour du Roi:

" Les principaux instruments de CONGO se nomment-EMBOUCHI;  
 " ce sont ceux du roi et des princes; le plus riche est la trompette  
 " d'ivoire, composée de plusieurs pièces bien percées qui s'emboîtent  
 " l'une dans l'autre et qui sont ensemble de la longueur du bras.

" Le LONGA est composé de deux sonnettes de fer liées par  
 " un fil d'archal en forme d'arc; on bat dessus avec deux baguettes.  
 " Cet instrument royal marche devant les princes lorsqu'ils veulent  
 " annoncer leurs volontés au peuple."

" Les Tambours sont composés d'un bois fort mince et d'une  
 " seule pièce. On n'y apporte point d'autre art que de couper un tronc  
 " d'arbre long de 3/4 d'aune, de le creuser et de le couvrir des deux  
 " côtés d'une peau de tigre (sic) ou de quelque autre animal."

Outre ces grands tambours, MEROLLA en représente de plus  
 petits...

" D'une pièce de bois creux qui n'est couverte que d'un  
 " côté. Leur usage est ordinairement pour les parties de débauches,  
 " quoi qu'ils fassent assez de bruit pour être entendus de fort loin.  
 " Aussi les missionnaires ne l'entendaient jamais sans courir aussi-  
 " tôt vers le lieu de l'assemblée, dans la vue d'interrompre ces cou-  
 " pables amusements "

...Cette lecture instructive en tous points, nous redonna du  
 courage; elle nous fit penser qu'il serait préférable de choisir un  
 autre terrain d'enquête que celui par trop évolué de la Mission. C'est  
 alors que nos recherches se dirigèrent du côté de DIOSSO, village où  
 habite un descendant des rois LOANGO: POATY III dit le MA-LOANGO.

Aimablement, il ne put nous montrer que deux vieux tambours  
 semblant correspondre à ceux décrits par MEROLLA:

Le premier, appelé DUNGU a deux membranes tendues par des  
 lanières transversales sur un fût de forme allongée; le second du nom  
 commun de NGOMA, a une peau et base ouverte.

Rien de remarquable en tout ceci, si ce n'est une baguette  
 servant à frapper le DUNGU, soigneusement sculptée. Son manche est  
 constitué par un poing fermé; et sa longueur du côté plat (opposé à  
 celui qui bat le tambour) s'orne de figures géométriques apparemment  
 bizarres. On pourrait y voir deux gobelets unis par un arc; un sablier,  
 et des demi-croissants. Son nom "TCHIKONGO TCHIUNGU" fut d'abord la  
 seule précision apportée, et il fallut faire appel aux souvenirs des  
 vieillards -qui la désignèrent sous le nom de GONDJI pour reconnaître  
 dans les deux gobelets une cloche double en fer (le LONGA de MEROLLA)  
 et dans les demi-croissants des trompettes en ivoire. Tant qu'au sa-  
 blier, il ne paraissait pas vouloir s'apparenter à un instrument de  
 musique.

Somme toute, si la matière n'est pas abondante, certains encouragements nous sont quand même offerts, et suivant les conseils du roi, nous décidons de nous rendre à MADINGO-KAYES où nous trouverons au moins un interprète et une case de passage.

MPEMBELO, l'interprète du Poste, bien qu'agé, est encore vif d'esprit; il a emprunté la fameuse piste de Brazzaville et chanté des airs de porteurs, où il était question de "BATAZALÁ, un des surnoms de DE BRAZZA.

Si certains défauts bien légitimes de mémoire survinrent au moment de noter ces chants, ils furent vaincus par la force en appelant au secours quelques vieilles "bouches" qui finissaient là leur existence: un authentique cuisinier de DE BRAZZA, et un fabricant de bonnets en paille, qui, il y a bien longtemps, fournissait la cour d'articles tressés, différents selon la valeur des bêtes qu'ils allaient abriter...

Sous la conduite de MPEMBELO, d'invisibles instruments sortirent des cases et ces succès nous surprirent un peu. Dans ce pays où la matière musicale se fait exceptionnellement rare, il faut bien souvent visiter de nombreuses petites agglomérations perdues dans la brousse, avant de trouver un seul instrument.

Nous devions, par la suite, comprendre que MPEMBELO frappait à chaque fois à la porte d'un "NGANGA".

Les NGANGA ou féticheurs, sont à la fois guérisseurs, enchanteurs et devins. Si nous consultons encore nos pères capucins, ils étaient au XVIIème siècle connus déjà sous ce nom - "ils prédisent l'avenir et guérissent de toutes les maladies par la vertu des amulettes; ils excellent dans l'art de feindre des convulsions et de faire des tours de force."

" Ils ont une quantité considérable de divinités dont ils sculptent grossièrement les images en bois et donnent à chacune un nom différent. Ces idoles sont invoquées dans les maladies et dans les circonstances les plus importantes de la vie. Leurs remèdes sont des simples; mais ils persuadent au peuple que leur vertu vient des MOKISSOS (idoles). Si la force de la maladie l'emporte sur les presages, ils prétendent qu'un certain oiseau de mauvais augure a volé sur la tête du malade et troublé le cours de l'opération."

...Naturellement la musique joue un rôle important dans les cérémonies "NGANGA".

" Le principal culte des MOKISSOS consiste dans une danse nommée QUIMBRARA, pendant laquelle les habitants prétendent que le MOKISSO entre dans le corps d'un de ses plus fidèles adorateurs, pour répondre aux questions qu'on lui propose sur le passé et le futur".

...Rien d'étonnant, alors que les pratiques des NGANGA se soient perpétuées, qu'elles aient conservé dans leurs formes le caractère musical de leurs incantations, et les instruments qu'il nécessite.

C'est chez .../...

C'est chez l'un d'eux que nous avons résolu l'énigme du sablier, de la baguette de DIOSSE retrouvée ici (ce qui prouve son authenticité).

En voici les circonstances: les féticheurs intensifient souvent l'effet psychologique de leurs mimiques, en portant des ornements sonores (coiffures, ceintures, bracelets, bruissants, etc...), Mais dans ce domaine du rythme, ils attachent une importance particulière à l'objet qu'ils tiennent à la main au moment où pris de convulsions, ils correspondent avec les esprits. Aussi est-ce parfois dans cette attitude qu'ils sculptent leurs portraits.

Une pareille statuette décorait l'intérieur d'une de leur case et, surprise! tenait à la main notre sablier. La question était devenue plus facile à poser, et le résultat ne se fit pas attendre; fouillant dans son attirail, il nous présenta une ravissante clochette double en bois, toute patinée par le temps.

Son corps, en une seule pièce, unissait dos à dos deux demi-sphères à l'intérieur desquelles se trouvaient, fixés par une cordelette, les battants également en bois.

Grossièrement représentée "TCHIKUNDA" pouvait nous avoir trompés.

C'est avec intérêt que, désormais, nous allons considérer les fameux attirails de NGANGA. En dehors du NSAMBI traditionnel et de la trompe en corne d'antilope NDUNDU, ils devaient nous procurer une autre forme d'instrument de rythme, dont la rareté et l'état de vétusté des spécimens, nous porte à croire qu'ils sont en voie de disparition. Il s'agit du NKOOKO. Si les tambours de bois du KOUILOU sont désignés sous ce nom, le nôtre est certainement le nain de l'espèce. Long de 40 cm, environ, on le tient d'une main et on le bat de l'autre. Sa poignée s'orne quelquefois d'un motif sculpté. Nous retrouvons le poing de TCHIKONGO TCHIUNGU.

Son rôle s'apparentait sans aucun doute avec ses deux tons distincts à celui de tout tambour de bois. Que pouvait-il raconter ?

Cet inventaire instrumental trop vite achevé, ne nous fit pas oublier l'étude des chants.

Après avoir sorti du passé les voix des porteurs de DE BRAZZA, celles des féticheurs... et des féticheuses invoquèrent pour nous leurs divinités (le crabe, le serpent, le pigeon).

Celles des BIKUMBI (filles enfermées à une certaine époque de leur vie) nous apprirent leurs désirs et leurs rêves.

Comme partout en Afrique.../...

Comme partout en Afrique, les VILI chantent et dansent la naissance, la joie, la mort. Et si il est vrai qu'il faut faire des distinctions entre les parties de cet immense choeur, ils en assurent une des plus belles.

Ignorant la polyphonie, ils mettent exceptionnellement en valeur l'antique et touchante gamme pentatonique (la "Choral des adieux" est un exemple de ce mode vieux comme le monde).

A cet effet, ils la transposent, ou étendent son échelle en redoublant les cinq notes qui la composent. Ajouter à cela une longueur rarement observée en Afrique des périodes musicales, et nous nous éloignerons de la monotonie habituelle.

Mais, où ils se montrent dignes de figurer au tout premier plan de la musique noire, c'est en se libérant parfois même de cette loi que nous qualifierons d'impersonnelle parce que vibrant sans distinction de races dans tous les coeurs simples.

Ils atteignent alors un domaine de la sensibilité ou de langage des ondes échappe à l'analyse.

Nous pourrions peut-être essayer de le dépeindre sous la forme d'une harmonie "horizontale" aux accords arpégés comme ceux du vent, mais animés par le souffle de l'esprit.

Malheureusement pour nous, chercheurs en traditions, ce dépôt fragile du passé, non cristallisé, est sérieusement menacé par la pénétration d'instruments tempérés comme la guitare et ses rythmes, l'harmonica, l'accordéon.

Serions-nous en face de cette inévitable unification du progrès, les défenseurs des NGANGA ?

R. WAGNER a bien dit en parlant des musiciens: "La puissance du compositeur n'est pas autre chose que celle du magicien".

H. PEPPER  
 Musicologue à l'Institut d'Etudes Centrafricaines.